

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Renaud Longchamps, Jean Charlebois, Gilles Lacombe

Rachel Leclerc

Number 140, Winter 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62475ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Leclerc, R. (2010). Review of [Renaud Longchamps, Jean Charlebois, Gilles Lacombe]. *Lettres québécoises*, (140), 40–41.



Renaud Longchamps, *Visions*, Notre-Dame-des-Neiges,
Éditions Trois-Pistoles, 2010, 96 p., 18,95 \$.

Mais où est donc le paradis ?

Comme la buse aux aguets, je niche ces jours-ci sur une falaise déserte de la Gaspésie, dans le berceau de mon humanité. Parfois je rencontre une promeneuse de mon âge venue ici pour se taire durant une semaine : il y a une « zone de silence » à proximité. Demain, j'irai rôder du côté des *bothriolepis* et autres bêtes fossilisées qui ont croisé mon enfance dans l'armoire vitrée du grand-père d'adoption.

Miguasha me monte aux yeux tandis que je tiens dans ma main un nouveau livre de Renaud Longchamps, un des rares poètes qui ait consacré du temps et de la recherche à nos *vraies* origines et donné ses lettres de noblesse poétique à un parc devenu, depuis, patrimoine mondial de l'Unesco. Ce récent livre prend pour prétexte une phrase de l'Apocalypse de Jean : « Écris donc tes visions : le présent et ce qui doit arriver plus tard. » Au départ, plusieurs conventions doivent être établies. L'âme survivra. On ne meurt pas : on est capturé. La nature est un tribunal, la nature est punitive. Et, puisque l'enfer est ici-bas, nous sommes condamnés à imaginer. Imaginer quoi ? Le paradis, bien sûr, là où — on sera prévenus — rien ne se résout, rien ne se résorbe, ni la médiocrité, ni la cruauté, ni la pauvreté, ni la souffrance. Le paradis, là où les profiteurs continueront, POUR L'ÉTERNITÉ, à se taper sur les cuisses. On comprend que pépère Beaulieu prenne du plaisir à répandre de si bonnes nouvelles et à publier l'un des poètes les plus absents de la métropole.

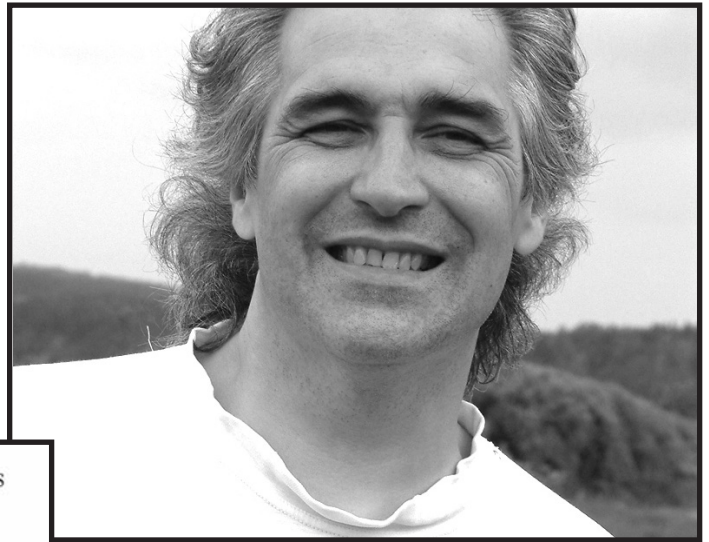
NOM DE DIEU, TOUS LES DIEUX

Et en effet le livre se déroule comme une vision. Renaud Longchamps a consenti depuis longtemps à ces hallucinations qu'il nous fait partager sur notre devenir. Mais ici, plus de fossile ni de falaise, plus de pioche, plus de patience au soleil, plus d'ampoules aux doigts sinon à ces doigts immatériels qu'on a et qu'on agite au-dedans de soi, parfois au-dedans des autres. Plus d'archéologie, sinon celle de notre désir de durer, sinon celle de nos faces blêmes en forme de points d'interrogation. Il est davantage question du néant où nous retournons à la vitesse grand V. *Nous*, oui, car le poète nous embrasse comme espèce, non comme individus, et c'est l'une des originalités de Longchamps que d'avoir, tout au long de son parcours, cherché à remettre en place quelques maillons perdus dans la chaîne de notre évolution. On est assis sur du solide, aussi solide que la roche du Dévonien, et pourtant *Visions* est un livre qui se dévoue entièrement à l'invisible, c'est-à-dire à nos croyances, si puériles soient-elles, et à la pérennité de l'être, à la présence des « élus » tout là-haut et dont on voudra être — mais rien n'est moins sûr car l'éternité n'arrange rien pour les malchanceux. Ces élus, ils viennent toujours nous hanter : « Ces longues plaintes nous rappellent pourtant / que la parole n'est pas l'apanage des vivants / qui n'ont jamais reçu la langue en héritage » (p. 35).

RENAUD LONGCHAMPS

VISIONS

POÈMES



RENAUD LONGCHAMPS

Un livre qui respire la maturité poétique : l'écriture y est d'une tenue sans faille. Les vers, pour la plupart très longs, sans fioriture ni rognure de l'ego, se déroulent en phrases dénuées d'effets. On n'est pas ici dans une poésie qui cherche son sujet comme il s'en fait souvent. La réflexion, cohérente et consistante, amène le lecteur à ses propres conclusions, et notamment à celle-ci : il n'est pas bon de traverser la vie en refoulant la vision de sa propre disparition et, surtout, en refusant de se penser soi-même comme individu membre d'une espèce. Les poèmes de Longchamps sont un bouquet de silex taillés dans la falaise de nos incertitudes et offerts à notre beauté crépusculaire, tant il est vrai que « Nous partirons silencieux dans la nuit tendue » (p. 41).

☆☆☆ 1/2

Jean Charlebois, *S'interrompre tout à coup au beau milieu d'une phrase*,
Montréal, Les Heures bleues, 2010, 110 p., 19,95 \$.

Écrire cœur à cœur

Jean Charlebois entrait en poésie il y a presque quarante ans avec *Popèmes absolument circonstances incroyables*, titre qui enflammait l'imaginaire et marquait l'histoire de la poésie en devenant l'une des toutes premières pierres posées aux fondations d'une importante maison d'édition, le Noroît.

L'écriture est chez Charlebois une histoire de fidélité. Fidélité aux amis, aux collaborateurs, même aux éditeurs puisque le poète a retrouvé, il y a quelques années déjà, ses vieux camarades de route aux Heures bleues, René Bonenfant et Célyne Fortin. De même, l'un des prétextes essentiels à la création a été et demeure la compagne de sa vie. La page est pleine de sa présence, et l'homme embrasse les jours et les années passés auprès d'une femme qu'il voit plus que parfaite à force de l'aimer et d'aimer tout ce quotidien qu'elle ensoleille. Mais cette présence le renvoie aussi à la vision de sa propre mort et de son imperfection, de son manque à vivre ou de son incapacité à transformer la dure réalité. « Je suis bel et bien corrompu de consentir à la mort / et ma vie jusqu'à

l'os est encerclée par le néant fumant / dans le dernier chemin au bout du bout du dernier rang» (p. 22). On découvre, chez ce Charlebois qu'on lit mal et trop peu, une révolte, une saine colère contre tout ce qui nous salope l'existence, mais aussi un constat d'impuissance ou d'incapacité générale. Une large blessure qui l'engloutit. Et le poète, selon son dire même, a dû, très jeune, *s'imaginer*. «Parce que l'on m'avait fait un mauvais parti. L'on voulait que mes mains touchent à des choses qui n'existaient pas.» (p. 8) L'amoureuse, heureusement, vient faire de lui un homme civilisé, un être normal, et sa longue expérience de réflexion poétique lui permet d'éviter les écueils du sentimentalisme et de la démesure.



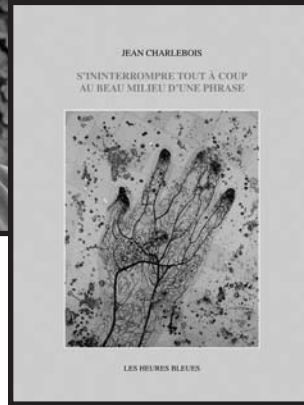
JEAN CHARLEBOIS

COMME UN ÉPOUVANTAIL NÉCESSAIRE

Dans cette écriture qui s'amuse parfois d'un calembour — car jouer avec les mots, c'est affirmer qu'on est vivant et offrir à la mort une belle grimace en guise de

repoussoir —, on aime entre autres plusieurs poèmes nichés dans le livre comme des cœurs pourpres. L'un est traversé par la hantise de l'anéantissement, et ce n'est «rien qu'un homme comme un seul homme/écrasé broyé compacté par le temps sur une patte toujours» (p. 50). Il y est question de doute, de dérèglement, d'un sommeil dont on souhaite ne pas se réveiller — et cela est dit comme pour rire. Au bout de l'épouvante se trouve l'être intime du poète. Quelques pages plus loin, un texte fait la part belle à l'imparfait de l'indicatif, ce temps si précieux en écriture poétique ou romanesque, ce temps si apte à l'évocation et au déplacement puisqu'il nous transporte dans l'absence, donc dans la re-création. Et c'est à nouveau la femme qui l'habite. «J'étais sans lendemain connu/j'avais un cœur qui ne reconnaissait rien» (p. 86).

La vie même traverse à grands pas ce livre où le texte cède parfois la place à quelques beaux tableaux de l'artiste Françoise Ségard. Comme un cadeau de l'homme à l'homme pour célébrer ses quarante ans d'écriture, d'attachement au geste créateur, à la liberté qu'il y a toujours mise.



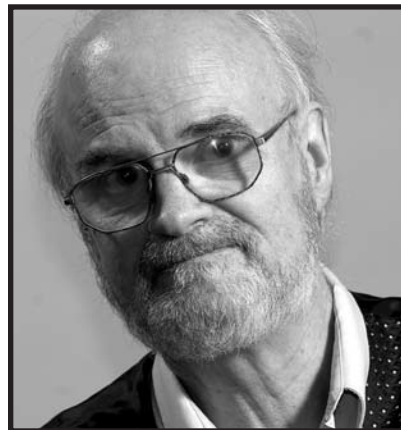
☆☆
Gilles Lacombe, *Les figures résiduelles*,
Ottawa, L'Interligne, 2010, 139 p., 18,95 \$.

Épuisant bavardage

Cela se passe comme dans un roman, un roman où l'on ne sait pas trop ce qui arrive mais où des personnages, dont le principal — une convalescente —, s'agitent dans tous les sens et s'échauffent l'esprit. Pourtant, c'est de la poésie.

Il faut avoir du souffle et des reins solides pour écrire un roman, et il faut un fameux sens de l'ellipse pour être poète. Ne posséder ni l'un ni l'autre confine souvent à une écriture sans contraintes ni balises, où la liberté débouche sur du n'importe quoi. C'est surtout évident dans la seconde moitié de ces *Figures résiduelles*, quand un personnage se met à l'apprentissage de l'écriture et que l'auteur nous révèle ce que ce dernier comprend et ce qu'il ne comprend pas. Ces pages pourraient être instructives, elles ne sont que remplies de réflexions entortillées qui ne nous sont pas d'un grand secours.

Gilles Lacombe, artiste visuel et chargé de cours à l'université, s'est pourtant beaucoup amusé et a bien planché sur le contenu de ce livre, d'une belle facture matérielle au demeurant. Il n'y a aucun doute là-dessus. La phrase se dépile sans



GILLES LACOMBE

trébucher, parfois élégante, raffinée, et l'on débusque ici et là de belles trouvailles d'harmonie. Lacombe possède une imagination débridée qu'il chevauche à plaisir, fasciné, possédé par une avalanche d'images et de propositions saugrenues. Il y a une victoire, une réussite un peu trop flagrante dans cet édifice rococo et carnavalesque. On dirait un pari tenu; mais les dictées de Pivot sont aussi des paris tenus.

La première partie, «Lola de la cour de Mayence», met en scène une maîtresse femme entourée de ses fous dans des situations loufoques — on se trouve pourtant dans un univers de cancéreux, si j'ai bien compris. Par son côté baroque, cette Lola me rappelle un splendide roman que j'ai lu, *L'art de la joie*, de l'Italienne Goliarda Sapienza. Il y a des princesses, comme ça, qui passent leur vie à parcourir le château de leur destinée.

*Et la présence consternante d'une Portugaise de Porto
Hurlant sur la scène de la piquerie incendiée
Du vieux quartier loqueteux de la ville de Mayence
Avec ses catacombes de corneilles faméliques
Où elle sirotait quand même du vin de pissenlit d'odeur rancie*
(p. 22)

Quand le foisonnement des mots sert à cacher ce qui se trouve derrière et qu'on n'arrive plus à discerner, on hésite à poursuivre la lecture. Trop de signifiants engourdit la faculté d'évocation; trop de référents égare le lecteur à la recherche d'une quelconque unité d'espace et de réflexion.■